

tabac et tracer en miniature le tableau de ses triomphes, qui remplit une grande partie de ce petit livre. Qu'il me suffise de dire que j'ai étudié consciencieusement la matière, compulsé de nombreux volumes, consulté des documents inédits, pour compléter mon *tabac vengé*.

Depuis longtemps je voyais avec peine quelques uns de nos jeunes docteurs, serviles imitateurs du pédantisme des anciens praticiens, livrer au public les plus ridicules calomnies contre une plante que les personnes sages regardent comme un des bienfaits de la civilisation moderne. Leurs libelles, colportés sur toutes les places publiques, ont pu tromper quelques priseurs candides, et convertir quelques fumeurs néophytes; mais le tabac n'en est pas moins resté inébranlable sur le trône de la régie.

Dans un transport de généreuse ardeur j'ai résolu de détruire toutes les calomnies, d'anéantir les sophismes et les diatribes.

Le docteur Boussiron, dans un *opuscule*, c'est surtout fait remarquer par une haine aveugle contre le tabac. En combattant ses arguments j'annihilerai aussi ceux des autres médecins comme, lui, ennemis acharnés du tabac.

L'auteur du *Tabac, de son influence sur le physique et le moral de l'homme*, persuadé que, nouveau Jupiter Olympien, il allait foudroyer la régie avec sa thèse de docteur, a recueilli toutes les rancunes, inventorié tous les syllogismes des doctes supports de la cabale médicale, qu'il a analysés, sous l'inspiration de la prévention la plus hostile.

A en croire le docteur Boussiron, le tabac à priser est un poison; le tabac à fumer est un poison; la tabatière est une boîte à arsénic; la pipe est un alambic qui distille un narcotique léthifère.

Qui veut trop prouver ne prouve rien, dit un ancien adage; c'est le cas de M. Boussiron, dont la brochure n'a pas converti un seul priseur, ni séparé un seul fumeur de sa pipe.

Nous nous dispenserons d'analyser les sophismes du docteur, qui se réduisent tous à cette affirmation ridicule : *le tabac est un poison*.

Ah bon dieu ! cher docteur, tout devient poison entre les mains des hommes qui en font abus. La médecine elle-même n'emploie que des poisons, voilà pourquoi elle tue tant de malades; tandis que le tabac, pris modérément, n'a donné la mort à personne.

Le tabac à priser, dites-vous, engendre des polypes, des fistules lacrymales; le tabac à fumer détériore les dents, épuise la poitrine et donne des nausées... Toute discussion se termine à l'amiable, si on sait s'entendre.

Raisonnons donc un peu, cher docteur, et soyons logiques, s'il est possible.

Vous avouerez avec nous, que le tabac n'engendre que de légers inconvénients, toutes les fois que les priseurs et les fumeurs en usent avec modération.

Le tabac n'est donc pas plus nuisible que les autres substances qui servent à l'alimentation de l'homme. En effet, le pain, la viande, le vin surtout, pris avec excès, causent de graves maladies, souvent même la mort, et vous pouvez dès lors les classer, comme le tabac, parmi les poisons.

*In medio stat virtus*, cher docteur; votre polémique contre les priseurs et les fumeurs est trop exclusive; en refusant tout au tabac, vous nous avez mis dans la nécessité d'examiner si réellement cette plante est un poison; nous avons lu les nombreux ouvrages écrits pour et contre, nous avons étudié les diatribes et les apologies, et de toutes ces recherches nous avons conclu :

Que le tabac est un poison, un vrai poison... Délicieux, céleste poison, comme l'eau, le café, que madame de Sévigné, aveuglée par la prévention, condamnait à l'oubli en disant : *Racine passera comme le café son immortel*.

Le tabac est un poison, comme les aliments que nous prenons chaque jour, comme le vin qui fait circuler le fluide vital dans nos veines, et abrutit si on en boit avec excès.

Considéré sous ce point de vue, le tabac est un poison; êtes-vous content docteur Boussiron?... Nous voilà rangés sous votre oriflamme médico-chirurgicale; mais comme vous, *in petto*, c'est-à-dire, dans le mystère de l'estaminet, nous crierons aux priseurs, nos respectables amis; aux fumeurs, nos frères bien-aimés :

« Le tabac est un poison : chers amis, continuez pour-tant à vous empoisonner avec sa poussière parfumée, « énivrante et poétique; empoisonnez-vous, empoisonnons « nous, priseurs et fumeurs, c'est un moyen sûr de se « bien porter. »

#### DECOUVERTE DU TABAC.

Le seizième siècle fut pour notre vieille Europe une époque de résurrection. Les peuples sortirent alors des ténèbres du moyen-âge, et saluèrent de leurs acclamations, le beau soleil de la renaissance. L'Italie se couvrit des chefs d'œuvre de l'architecture; Guttenberg dota l'univers de l'imprimerie; Christophe Colomb découvrit l'Amérique et inaugura ainsi la régénération qui s'opérait rapidement chez toutes les nations civilisées. Cet intrépide navigateur apporta de ces régions lointaines, le sucre, les épices, l'or, les diamants et mille richesses inconnues aux peuples anciens. Il apporta aussi le TABAC, cette plante, qui devait exercer plus tard un si grand empire sur les mœurs de tous les peuples, fut d'abord méconnue, et pour ainsi dire méprisée. Les bonnes et grandes choses trouvent d'abord peu d'appréciateurs, et le tabac resta longtemps inconnu.

Bizarre destinée des goûts terrestres ! La feuille chérie des Caraïbes a longtemps lutté contre des ennemis acharnés; et pourtant en moins de trois siècles, le tabac a soumis à un empire dont la durée paraît plus sûre que celle des superstitions ou des tyrannies invétérées, le monde mahométan, les tribus les plus sauvages et les plus éloignées de la civilisation.

En 1492, Christophe Colomb, après avoir débarqué à l'île San-Salvador, une des Lucayes, découvrit Cuba et Saint-Dominique. Craignant de se hasarder au milieu des sauvages, il envoya des éclaireurs dans l'île de Cuba. Ces éclaireurs, dit l'historien du grand navigateur, « rentrèrent en chemin beaucoup d'Indiens, hommes et « femmes avec un petit tison allumé, composé d'une sorte d'herbe dont ils aspirait la fumée.

Les habitants de Cuba sont donc les premiers fumeurs dont il soit fait mention dans l'histoire.

Le vénérable apôtre des Indiens, Barthélemy de Las Cazas, contemporain de Christophe Colomb, fait aussi mention des fumeurs américains, dans ses ouvrages. Il écrivait en 1527 :

« Les Indiens ont une herbe dont ils aspirent la fumée « avec délices. Cette herbe est dans une feuille sèche, « comme dans un mousqueton, pareil à ceux que font les « enfants pour la pâque du Saint-Esprit.

« Les Indiens l'allument par un bout, et suçent ou « hument par l'autre extrémité, en aspirant intérieure- « ment la fumée avec leur haleine, ce qui produit un as- « soupiement dans tout le corps. (Con el cual se ador- « mecen las carnes), et dégénère en une espèce d'ivresse. « Ils prétendent qu'alors on ne sent presque plus la fati- « gue. Ces mousquetons ou *tabagos*, comme ils appellent « eux-mêmes, sont en usage parmi nos colons; et comme « on les réprimandait sur cette vilaine coutume, ils ré- « pondaient qu'il leur était impossible de s'en défaire. « Je ne sais quel goût et quel profit ils pouvaient y trou- « ver. »

Assurément je professe la plus grande vénération pour la mémoire du vertueux Las Cazas, qui préserva souvent les malheureux Indiens de la cruauté des Espagnols. Mais ce célèbre missionnaire ne pouvait apprécier les prodigieux effets du *tabac* sur le physique et le moral de l'homme, surtout à une époque où les matelots seuls s'étaient aventurés à aspirer l'énivrante fumée des Caraï-